

Article

« *L'Échappée des discours de l'oeil* »

Noël Audet

Voix et Images, vol. 7, n° 3, 1982, p. 591-593.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/200351ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

L'Échappée des discours de l'œil

par Noël Audet, Université du Québec à Montréal

Dans un livre qui résume la volonté révolutionnaire des femmes, Madeleine Ouellette-Michalska analyse, de façon très convaincante, le discours mâle, qu'elle appelle « discours de l'œil » (celui du père, du Surveillant, du grand Économe), de même que ses effets déformants qu'elle traque jusque dans les sciences humaines. Car ni la linguistique, ni la philosophie, ni l'anthropologie, ni la psychanalyse n'échappent au regard aiguisé et moqueur de l'auteur du *Plat de lentilles*.

*L'Échappée des discours de l'œil*¹ est un essai au bord du pamphlet, plus scientifique que vulgarisateur, et dont le ton humoristique de même que les coulées d'écriture en italique permettent de prendre un recul salutaire par rapport aux idées remuantes qui y sont exposées.

Dès le début du livre, l'auteur nous confie à la blague (mais cette blague aura d'énormes conséquences):

« La nature n'a pas permis qu'il (l'homme) fasse des petits. Très bien, alors il fera des discours ». ²

On assiste donc à une lecture des civilisations humaines du point de vue des femmes, ce qui ne manque pas de provoquer d'étranges retournements. Tout se passe comme si l'homme s'était emparé de l'interprétation des faits de nature (dont la fertilité des femmes) pour en maîtriser le discours et le mythe, de manière à cesser d'en avoir peur; pour arriver finalement à en contrôler l'inquiétant débit. Soit, mais il convient de voir que du même coup l'homme s'attribuait un rôle assez peu attrayant, c'est-à-dire qu'il se rendait responsable de l'organisation et de la productivité sociales au moyen du travail. Pis encore: il se frappait lui-même de nombreux interdits pour que la cité existe. On ne peut donc pas dire que toute la culture s'est établie aux dépens de la femme, ce que n'affirme d'ailleurs pas Madeleine Ouellette-Michalska. Elle laisse entendre que, son objectif étant de renverser la vapeur, elle n'a pas à justifier le discours patriarcal ni à se lancer dans les subtilités dialectiques.

La première partie du livre montre avec force que les valeurs de liberté, de vie, de création, de plaisir (aspect ludique) tireraient leur origine de la

femme, du corps de la femme pour être précis, et que les sociétés même primitives se sont ingéniées à réprimer ce débordement anarchique de peur d'en être submergées. Et devant l'ardeur de la démonstration, le lecteur peut se demander s'il n'y a pas là création d'un nouveau mythe pour détrôner l'ancien, c'est-à-dire qu'en poussant le raisonnement jusqu'au bout, on arriverait à une société complètement désorganisée où règneraient seulement les lois du pulsionnel. En d'autres termes, la fondation de la cité, et donc des rapports de l'individu à la collectivité qui reposent toujours sur des interdits, serait rendue impossible. Sinon, quelle organisation sociale nouvelle pourrait être pensée? Mais on aurait mauvaise grâce à ratiociner devant ce qui se présente comme le renversement complet d'une idéologie, celle du discours patriarcal qui ne s'embarrasse guère des nuances depuis des siècles.

Quand, dans les chapitres suivants, Madeleine Ouellette-Michalska met à nu le discours «scientifique» d'un Lévi-Strauss, d'un Freud ou d'un Lacan (le Maître), on ne peut que lui donner raison, tant les marques de ce qu'elle dénonce sont apparentes. Sans doute parce que les sciences humaines ne font que porter à un certain degré de scientificité un ensemble de valeurs et de pratiques culturelles qui ne sauraient avoir de signification hors de la temporalité qui les délimite. Il faut bien avouer que nos théoriciens n'introduisent à peu près jamais cette distinction dans les principes et les lois générales qu'ils dégagent.

Enfin, dans une dernière partie du livre, l'auteur s'attaque à un problème passionnant, soit celui de l'écriture des femmes, après avoir écorché, en passant, les nouveaux romanciers qu'elle qualifie de «technocrate(s) des lettres».

Écrire au féminin donc, écriture des femmes, et non pas écriture féminine. Avec beaucoup de justesse en effet, Madeleine Ouellette-Michalska ne postule pas l'existence d'une écriture «biologiquement» distincte, mais préfère s'en tenir à des pratiques que ne détermine pas absolument l'appartenance sexuelle.

«Il est question d'élément féminin, non nécessairement de femmes. Bataille, Artaud, Joyce, Nerval, Izara, Isou, Gauvreau, et tous ceux qui se sont risqués dans cette aventure de subversion, ont éprouvé ce qu'il en coûtait d'être du côté des minorités proscrites ou délirantes. Un langage neuf porte toujours la trace du sang tabou, de la liaison interdite, de l'exil moral ou social».³

Et curieusement, dans l'analyse que l'auteur fait de l'écriture au féminin, on peut retracer les principaux procédés de l'écriture poétique, depuis le manque (le trou) dans le signifiant et le signifié, les blancs dans la syntaxe, jusqu'au déplacement symbolique. Curieusement mais peut-être nécessairement, puisque la poésie s'est toujours définie comme une révolution dans le langage.

Quant à la révolution que laisse entrevoir *L'Échappée des discours de l'œil*, elle est si totale qu'elle paraît à peine amorcée puisqu'elle suppose une redéfinition de tous les rapports et une redistribution de tous les rôles. Comme la femme elle-même ne peut échapper à la représentation culturelle dont elle est victime, qu'en tentant

«de se fabriquer un code de représentation autonome qui traduirait adéquatement son être, ses pensées, ses pulsions. Mais ceci exigerait un remaniement de l'ensemble des systèmes symboliques, économiques et politiques». ⁴

Voilà un essai très important qui fait avancer le débat parce qu'il laisse place à la discussion et ne retire pas la parole à l'autre avant l'échange, comme certaines radicales ont l'art de le faire.

1. Madeleine Ouellette-Michalska, *L'Échappée des discours de l'œil*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1981, 327 pages.

2. *Ibid.*, p. 20.

3. *Ibid.*, p. 298.

4. *Ibid.*, p. 178.